



BANDE DESSINÉE

La Bibliothécaire d'Auschwitz : Lire pour s'extraire du cauchemar

Adapté du roman éponyme d'Antonio Iturbe, cet album retrace l'histoire de Dita, jeune juive tchécoslovaque chargée de protéger des livres à l'intérieur d'un block spécial du camp de concentration d'Auschwitz.

Ophélie Praly, professeure de lettres, et Olivier Dufaut, professeur documentaliste



© Rue de Sèvres

Adaptée du roman du même nom d'Antonio G. Iturbe, *La Bibliothécaire d'Auschwitz* (Flammarion, 2012) retrace l'histoire vraie d'une jeune juive tchécoslovaque qui, chargée de

protéger des livres à l'intérieur d'un block spécial du camp de concentration d'Auschwitz, résiste à la barbarie nazie. Au vu des programmes, cette œuvre pourra ainsi être étudiée en classe de troisième, en lien avec

les thèmes « Agir sur le monde » ou « Se chercher, se construire », ou encore servir d'illustration à « La Seconde Guerre mondiale », chapitre 3 du programme d'histoire de terminale.

Au travers de nombreux encadrés récitatifs, un narrateur extérieur guide le lecteur tout au long de cette bande dessinée. Le style graphique de Loreta Aroca évoque parfois celui du mangaka Jiro Taniguchi : contours sombres bien marqués, cadrage en majeure partie classique, absence de décor dans certains arrière-plans, couleur sépia dans les moments de légèreté, ou encore expressivité des visages. Bienveillants ou inquiets, les regards sont renforcés par des jeux de sourcils, des sourires, des mimiques appuyées (dignes du cinéma burlesque muet). Au fil de ces 128 pages (hors épilogue), plusieurs procédés graphiques et narratifs mettent en valeur la personnalité des protagonistes, l'ambiance propre à un lieu particulier et le poids de la grande histoire.

Dans les années 1930, à Prague, en Tchécoslovaquie, Edita (aussi appelée Dita), une fille insouciante, choyée par ses parents, est avide de savoirs, passionnée par la lecture et la géographie. Interrogeant un globe terrestre ou étudiant un atlas, les moments privilégiés qu'elle partage en tête-à-tête avec son père sont emplis de complicité, de tendresse et d'amour (p. 12). Son unique peur est de ne pas avoir le temps de lire tous les livres qui lui font envie. Mais cette vie idyllique vole rapidement en éclat :

la situation initiale est brutalement interrompue lorsque les nazis envahissent le pays (le 15 mars 1939). La famille est contrainte à de nombreux et tragiques déracinements : abandon de l'appartement familial pragois, ghetto de Terezin, Block BIIB du camp d'Auschwitz, usines à Hambourg (briques, missiles), camp de Bergen-Belsen (où Dita découvrira l'horreur des fosses communes ; vignette unique, p. 115). Seule la ville de Teplice, en reconstruction (case 5, p. 125), apporte un peu d'espoir à l'héroïne.

Déracinements

Évoquant la vie des enfants à l'école, deux planches en miroir, aux éléments parfois symétriques (p. 13 et 17), séparées par l'élément déclencheur (l'invasion allemande p. 14 à 16), surlignent la disparition de l'allégresse et de la joie de vivre. Radieux, plein de vie et espiègles auparavant, les visages des écoliers se ferment, les têtes sont basses, les mines graves et austères, les couleurs des cases s'assombrissent. Les pages 14 et 15 explicitent ce changement. Les onomatopées (« BRRRR ») accompagnent le tremblement des éléments de l'appartement (case 1, p. 15), signes avant-coureurs de l'entrée en scène des soldats (p. 16).

À l'arrière-plan de la dernière case de la page 15, la couleur rouge préfigure la planche suivante, où le bruitage expressif a totalement disparu pour laisser place à six vignettes horizontales, chacune de même hauteur

et occupant toute la largeur de la planche. Bottes au pas de l'oie (case 1, p. 16), engins motorisés (cases 2 et 3), soldats en uniforme vert-de-gris, dont la contre-plongée amplifie la menace des fusils portés ostensiblement (case 4), et drapeaux à croix gammée également en contre-plongée (case 5), sont autant d'éléments métonymiques symbolisant la puissance dangereuse de l'armée du III^e Reich et les horreurs de la guerre.

Dans la dernière case de cette planche, sous le choc de cette invasion, comme sonnée, Dita n'entend plus rien (disparition des onomatopées et absence de dialogues), les pupilles de ses yeux exorbités sont rouges, ce qui renvoie à la fois à la couleur de l'arrière-plan (de cette case) et aux drapeaux nazis. Oppressée sous l'empilement des cinq cases qui précèdent, la jeune fille semble déjà écrasée, opprimée et anéantie par le poids de l'invasisseur.

Son amour des livres l'aidera, une première fois, le temps d'une parenthèse enchantée (p. 20-21), à s'extraire de

ce cauchemar éveillé. Réinventant son quotidien à la lumière d'une légende, Dita s'imagine découvrant la tombe du rabbin, qui, cédant à l'hybris, aurait donné vie au Golem. Cette créature mythologique, proche de celle de Frankenstein, aurait le pouvoir de sauver le peuple juif opprimé. Dans une forêt verdoyante digne des contes de fées, réchauffée par les lueurs du soleil, et des lucioles bienveillantes (cases 1 à 3), la jeune fille retrouve son enthousiasme. Ses mouvements sont amples, libres et enjoués, elle sourit à nouveau (case 4), tandis que dans la dernière case, en dépit des réactions très terre à terre et pragmatiques de ses amis (case 5), ses yeux s'emplissent à nouveau de vie et d'optimisme. À cet effet, on pourra comparer les dernières vignettes des pages 16 et 21. Si leur format, leur angle de prise de vue et leur sujet (le visage de Dita) sont similaires, l'arrière-plan et l'expression du regard contrastent en tout point, sous les effets bénéfiques de l'illusion romanesque, véritable bouée d'espoir.



Déshumanisation et microcosme

Ce répit est de courte durée. La réalité reprend ses droits sans ménagement. Rendant palpables les rouages implacables de la machine infernale nazie, le rythme du récit s'accélère brusquement. À elles seules, les cinq vignettes de la page 24 et l'ellipse (de la première case) font passer Dita de l'univers familial et rassurant de l'appartement pragois (déjà en déroute pages 22-23) à l'enfer du camp de concentration d'Auschwitz. Des préparatifs au transport des déportés, la perception du processus de déshumanisation est omniprésente, tant à travers les gestes nazis (armes au poing, bouches carnassières, gestuelle agressive – même envers les enfants) que dans les récitatifs des cartouches (cases 4 et 5) et les dessins eux-mêmes.

Entassés comme des bestiaux pendant des jours dans des wagons insalubres, les déportés sont éblouis par la lumière lorsque les portes s'ouvrent enfin. D'abord dissimulés par leurs bras (case 1, p.25, illustration ci-contre), leurs visages finissent par s'effacer complètement dans la case suivante, privés d'yeux, de bouche et de nez, leurs tenues monochromes et indifférenciées renforçant l'effet de généralisation. Tel un couperet (vignettes 4 et 5), le champ-contrechamp doublé d'une plongée contre-plongée et d'une synecdoque (*Arbeit macht frei*) renforcent le tragique et la fatalité de leur situation.



© Rue de Sèvres

Tout au long de l'internement, l'atmosphère pesante et sombre se caractérise par des vignettes majoritairement brunes ou grises, couleur de cendres, comme provenant des cheminées des fours crématoires (notamment visibles p.75, p.96-97). La lumière est rare, parfois blanche. Souvent couvert, le ciel est déserté par le soleil. Dans l'unique vignette d'une double planche, l'effet morbide ainsi créé sera amplifié par un plan d'ensemble, en plongée, présentant les baraquements du camp tels des cercueils fermés (p.26-27). D'autres vignettes fileront cette métaphore en assimilant les couchettes en bois à des cercueils ouverts (case 5, p.33; cases 1

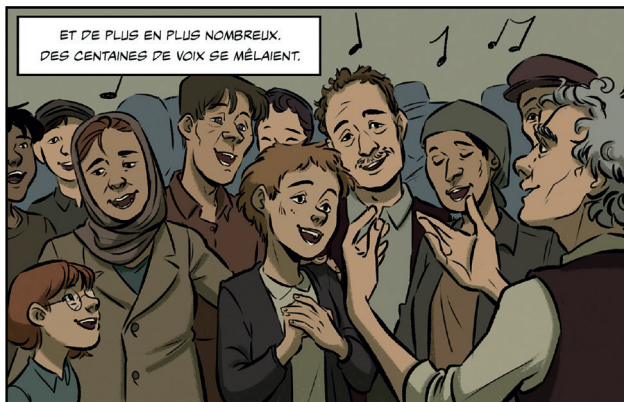
et 5, p. 82; case 3, p. 83). Comme pour la protéger des horreurs du régime nazi, un procédé graphique précédemment évoqué et souvent utilisé dans le manga, fait disparaître le visage de Dita à plusieurs reprises (case 1, p. 23; case 3, p. 46; case 1, p. 94; case 3, p. 107).

Cependant, malgré les horreurs, les occupants du block BIIB peuvent mener une vie relativement préservée par rapport à celle des autres condamnés. C'est un point historique peu connu – néanmoins important – qu'il conviendra d'évoquer avec les élèves afin qu'ils comprennent bien que les déportés étaient majoritairement exécutés dès leur arrivée ou soumis à un travail forcé jusqu'à la mort.

La lecture de l'épilogue est, à ce propos, très instructive. Au sein même de la machine concentrationnaire, les nazis avaient créé un camp « familial », véritable vitrine destinée à duper les organismes internationaux (dont la Croix-Rouge) lors de leurs visites, en leur faisant croire que les conditions de

vie étaient acceptables. Dans ce block, les juifs ne portent pas d'uniformes de détenus et n'ont pas le crâne rasé. Les familles ne sont pas séparées, les latrines (case 3, p. 41) sont nombreuses et régulièrement nettoyées (par les détenus), on y chante même *L'Hymne à la joie* de Beethoven, à l'occasion de la fête de Pessah (p. 102 à 105, illustration ci-dessous). Renforcée par un formidable effet de zoom avant, l'alternance des champs-contrechamps des cinq vignettes de la page 28 (et aussi des quatre dernières de la page 34) est poignante : on comprend alors que, dès son arrivée à Auschwitz, Dita sera relativement préservée ; les barbelés (visibles dans le tracé horizontal des cases) ne semblant d'ailleurs destinés qu'à enfermer les autres détenus.

Dans ce baraquement, on compte aussi deux infirmeries, une usine de tissage et une baraque (le block 31) destinée aux enfants, véritable microcosme permettant de poursuivre un semblant de vie. Créé par Fredy Hirsch, un homme providentiel, le block 31 sera le terrain de certains privilèges : exercices physiques, école, théâtre (p. 44-45). C'est sur les conseils de son amie Margit, soucieuse de lui trouver une occupation dans le camp, qu'elle découvre ce lieu. Et parce qu'il l'avait aperçue poussant un chariot de livres dans



le ghetto de Terezin, l'idée est venue à Fredy d'encourager Dita à résister en gérant la bibliothèque du baraquement, alors même que posséder des livres est interdit. Repérable par des cartouches de récitatifs à fond jaune, l'analepse des quatre premières vignettes de la page 47 permet au lecteur de le comprendre.

Résister, avec bonté et dignité

C'est cadré de plain-pied dans une case ouverte, sans bordure ni arrière-plan, que Fredy est présenté (première case, p. 31). Cette mise en scène permet de mettre en valeur sa dimension charismatique, qui sera reprise tout le long de l'album. Telle une apparition divine, entouré d'enfants (case 3, p. 36), il est porteur de lumière (case 1, p. 50). L'esthétique renvoie à celle des statuaires grecques (force, intelligence et beauté solaire – cases 3 et 4, p. 39) ou au rayonnement d'un monarque (dernière case, p. 45). Toutefois, en s'accroupissant, il se met souvent à la hauteur de Dita (case 4, p. 37 ; case 5, p. 49 ; case 4, p. 64).

Le contact physique se veut rassurant et protecteur, notamment grâce aux vignettes montrant des mains (serrées, posées sur une épaule), le plus souvent en plans rapprochés, parfois cadrées en gros plan (case 3, p. 68), permettant alors de les unir dans un même cadre (case 4, p. 37 ; case 5, p. 49 ; case 5, p. 79). Tout au long de l'album, il résistera dignement, avec bonté, discrétion et secret (avant tout pour ne pas être exécuté, personne ne sera au

courant de son homosexualité), allant jusqu'à semer le doute dans l'esprit de Dita. Lors de l'ultime apparition de Fredy, dans une scène qui résonne comme des adieux masqués, il prend la jeune fille dans ses bras, la serre fort (effet de zoom de la case 4 à 5, p. 87) et lui fait promettre de ne jamais renoncer à lutter, comme elle a toujours su le faire, notamment face à l'incarnation du mal absolu, soit Josef Mengele (« *L'ange de la mort* »), qui, lui aussi, apparaîtra la première fois au lecteur via une vignette dénuée de bordure et d'arrière-plan (case 3, p. 63).

Au fil des cases, le sinistre docteur et ses sbires écrasent, dominent situations et personnages grâce à une combinaison de plusieurs techniques, notamment dans un épisode important pages 61 à 67 : effets de zoom, alternance de plongées contre-plongées et de champs-contrechamps (pp. 64–65, p. 67), traits cinétiques marqués (gouttes de sueur, case 5, p. 66 et case 3, p. 66 ; tremblements des genoux, case 5, p. 67).

On ne manquera pas d'observer le parallèle entre les deux dernières cases des pages 64–65, offrant un duel muet où les jeux de regards (yeux exorbités/yeux plissés) témoignent de la tension extrême et de l'enjeu de l'entrevue : Dita, assise par terre, masque (sous ses jambes) des livres. Ces objets clandestins sont d'autant plus précieux à ses yeux qu'ils lui offrent des moments de réjouissance, de partage (p. 55 ; première rencontre avec Ota, p. 56–57), de voyages immobiles et



© Rue de Sèvres

d'évasion, dans son imaginaire : « Lire lui faisait croire, pour quelques minutes, qu'elle se trouvait loin du camp » (case 5, p. 60).

Détonnant par la disparition des éléments de décor du camp, une double planche rend palpable le pouvoir des livres, de la lecture, de la culture (p. 52-53, illustration ci-dessus). Prédominant, le blanc de l'arrière-plan invite le lecteur à partager avec Dita une respiration bienvenue ainsi qu'un beau moment d'accalmie. L'absence de bordures de cases est pour la jeune héroïne l'occasion d'adopter des positions de lecture décontractées, détendues et sans retenue, traduisant la légèreté de ces instants volés. Elle paraît alors sereine, joyeuse, insouciante, libre.

Malheureusement, ombres portées (cases 1 et 3, p. 63 ; vignette unique, p. 104), uniformes vert-de-gris porteurs d'emblèmes (croix de Malte, insignes SS, aigles, tête de mort – case 7, p. 62 ; case 3, p. 63), nombreuses vignettes à l'arrière-plan de couleur rouge (rappelant le drapeau nazi à croix gammée, le sang et la mort proche ; case 1, p. 61 ; case 5, p. 64 ; case 2, p. 65) sont autant de menaces planant

continuellement sur les déportés. Ainsi, les pages 90 à 97, imprimées à bords perdus, agissent tel un négatif des pages 52-53. L'arrière-plan est désormais noir et peuplé d'ombres en filigrane. Le corps crispé, contracté ou recroquevillé, le visage en sueur et tourmenté, Dita est en plein cauchemar (yeux clos, mâchoires serrées), que même son réveil brutal ne chassera pas (yeux horrifiés et bouche hurlante, p. 94), puisqu'il s'agit bel et bien de la dure réalité d'Auschwitz.

Effet miroir et nouvelle vie

Précédée d'une ellipse dont la durée est indéterminée, la situation finale (p. 124 à 128) contraste avec le reste de l'album. Si l'horreur des camps n'est pas oubliée, tant s'en faut – le matricule de Dita gravé à jamais dans sa chair en témoignage (case 3, p. 124) –, elle laisse cependant la vie reprendre progressivement ses droits. Aussi, irradiées d'un jaune doré, les dernières planches laissent enfin entrer une vraie lumière, celle d'un soleil chaud et réconfortant, porteur d'espoir, de liberté et de renouveau. C'est une

renaissance pour Dita, désormais orpheline. En lui offrant un toit accueillant, convivial et protecteur, son amie Margit lui permet de se réinventer une famille: «*Elle retrouvait désormais une famille, des gens qui l'attendaient le soir venu. Et un foyer où reprendre à zéro*» (cases 3 et 4, p. 125). Si la ville lui est encore inconnue, la présence rassurante et familière d'une devanture de librairie (case 2, p. 126), l'apparition d'Ota, presque miraculeuse, tel un *Deus ex machina* (ou tel un prince charmant),

et les prémices d'un amour naissant (case 5, p. 126 et cases 3, 4 p. 127) seront autant de repères qui l'aideront à se reconstruire.

Une étude comparée des trois premières et dernières planches de cette bande dessinée permettra d'ailleurs au lecteur de mesurer l'ampleur du chemin parcouru par l'héroïne. Annonciatrice d'une période révolue (celle de l'insouciance de l'enfance), la scène d'ouverture se déroule le soir, tandis que, matinale, celle de fin ouvre

sur un nouveau départ: l'entrée dans la vie d'adulte et les promesses qui l'accompagnent. La figure maternelle jadis à ses côtés est à présent remplacée par celle de l'être aimé. Cet effet miroir entre les deux scènes est d'ailleurs doublé par le jeu du reflet de la vitrine: dans la première case de la dixième page, Dita s'y mire seule. Dans les deux premières vignettes de l'avant-dernière planche, Ota est à ses côtés. La vie reprend enfin ses droits. Dita est libre d'écrire son histoire et de vivre son propre conte de fées: «*Nous avons tout le temps du monde devant nous...*» (dernière case de la dernière planche).



La bibliothécaire d'Auschwitz, Salva Rubio et Loreto Aroca, Rue de Sèvres, 2021, 136 p., 22 euros.

O. P. et O. D.